Mustafa USTA

Date de l'entretien : mardi 27 mars 2018
Lieu de l'entretien : domicile, Cenon 33150
Enquêteur : Hürizet Gunder

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

HÜRIZET GUNDER - ***Bonjour monsieur Mustafa USTA, je vous remercie de nous recevoir chez vous et de répondre à notre enquête.***
Nous allons procéder comme suit. Nous allons d'abord parler de votre vie en Turquie, de votre vie en France puis de votre vie actuelle.

Monsieur Mustafa, avant de venir en France, que faisiez-vous en Turquie ?

MUSTAFA USTA - Avant de venir en France, j'étais dans le village de Düzköy de Samsun.

Vous travailliez dans quoi ?

J'avais un petit commerce de proximité, une alimentation générale et à côté je faisais de l'agriculture. On vendait du blé, du maïs et de la farine.

Comment vous est venue l'idée d'aller en France ? Qui vous y a incité ?

Il y a eu des gens qui étaient allés en Allemagne et notre situation n'était pas très bonne et il a fallu faire quelque-chose. Donc, je me suis inscrit à l'agence de l'emploi. J'ai attendu huit ans et huit ans après j'ai eu une acceptation pour la France en tant que salarié, j'attendais aussi une réponse de l'Allemagne, d'ailleurs je me suis dit,

« *Et si ça sortait par l'Allemagne ?* » et puis je me suis dit, « *La France a donné une réponse alors cette destination est pour nous* » et nous avons commencé notre visite médicale.

Avant d'aller à Istanbul… Attendez, vous allez trop vite. Donc vous aviez un commerce, vous travailliez dans l'agriculture, vous étiez marié ?

Oui j'étais marié.

Vous aviez combien d'enfants ?

J'en avais cinq.

Où habitiez-vous ?

Dans notre propre maison.

Donc, vous avez obtenu l'autorisation d'aller travailler à l'étranger. Vos démarches, vous les avez faites à Samsun ?

Non, à Ankara.

Donc vous êtes allé de Samsun à Ankara. Comment ça s'est passé ?

Je n'ai eu aucun problème, j'ai fait la visite médicale.

Combien de temps cela a duré ?

Cela a duré une semaine.

Où avez-vous dormi à Ankara ?

À L'hôtel.

Y avait-il avec vous d'autres personnes, des amis ou des personnes de votre village ?

Il y avait une quinzaine de personnes mais pas du même village, nous étions amis. Après on nous a donné une date pour Istanbul.

Êtes-vous retourné au village entre temps après les démarches ?

Oui, j'y suis allé.

Comment s'est passée la séparation ?

Très mal. C'était difficile. La séparation en elle-même est un fait triste, se séparer des siens, de ses enfants, de sa famille, de son pays... Tout le monde l'a vécue la séparation, je ne suis pas le seul dans cette situation.

Qu'avez-vous pris avec vous ? Avez-vous mangé avec toute la famille ? Votre père et votre mère étaient-ils là ?

Oui, ma mère était là. Évidemment, ma mère a beaucoup pleuré et mon père était décédé, ma mère était très triste, évidemment moi aussi. On a beaucoup pleuré.

Avez-vous pris avec vous quelque-chose de particulier, de spécial ?

Non, mes affaires, à Istanbul on nous a donnés de la nourriture pour la route.

À quelle entreprise vous veniez ?

Je ne me rappelle plus, on a pris le train.

Où l'avez-vous pris le train ?

Istanbul, à Sirkeci. On nous a donnés un fascicule, un dossier, nous étions onze personnes. On devait aller à Montargis, non pas Montargis, ça va venir, à Besançon dans le 45. Nous n'avons pas pu y aller alors on est allés à Paris. Nous avions un dossier dans les mains alors on l'a montré à la police. La police a compris et a appelé l'entreprise. C'était une usine de plastique, Hutchinson Mapa à Montargis.

Comment s'est passé le voyage d'Istanbul à Paris ?

Ça s'est bien passé.

Aux arrêts, dans le train vous n'avez pas eu de souci ?

Non, aucun, tout s'est bien passé.

Vous êtes arrivé à Paris le jour ou la nuit ?

La nuit.

Donc vous n'avez pas pu voir ?

Non, c'est ça. Je n'ai pas vu. À Paris, la police, a téléphoné et a dit qu'elle nous mettait dans le train. Donc, on a pris le train pour Besançon.

Donc on vous a récupéré à Besançon, aviez-vous un logement ?

Ils nous ont placés à l'hôtel et on a eu à nouveau une visite médicale et on a ainsi commencé à travailler mais on m'avait placé à une mission très dure, très très dure. Dans les voitures il y a du pl astique moulu au feu qu'il faut placer. C'était très dur. J'avais plein de plaies partout sur les mains, sur les bras. Il fallait sortir le plastique moulu au feu et le placer. Que faire, je ne savais pas, je n'avais pas de formation, je ne savais pas où aller, comment retourner au pays. C'était dur.

Combien de temps y avez-vous travaillé ?

J'y avais travaillé un an, j'avais un contrat d'un an.

Vous êtes tout le temps resté à l'hôtel ?

Non, il y avait un genre de bungalow, on était une quinzaine dans le bungalow. Ensuite, on a entendu dire que Peugeot embauchait à Sochaux et j'y suis allé.

Vous avez été embauché en 74 ?

Non en 75.

Vous êtes arrivé en novembre 1973, en 74 vous avez travaillé dans l'usine de plastique et 75 à Peugeot. Comment avez-vous fait pour l'intégrer ?

Je me suis inscrit, fait les démarches, demandé ma sortie de l'entreprise de plastique.

Entre temps, étiez-vous allé en Turquie.

Non.

Étiez-vous allé en cours de français ?

Non.

Y avait-il des cours ?

Oui, il y en avait, mais moi j'étais trop fatigué et je n'y suis pas allé.

Le regrettez-vous ?

Pour nous, apprendre est très important mais nous étions venus pour gagner un peu d'argent et repartir sauf que ça fait quarante-trois ans.

Donc vous alliez travailler et repartir ? Que souhaitiez-vous acheter en Turquie ?

Ensuite j'ai travaillé huit ans à Peugeot.

Êtes-vous allé en Turquie ?

Oui et tous les ans après.

Racontez-nous votre premier retour en Turquie.

C'était très difficile. J'y suis allé en voiture. Un ami l'avait achetée, la voiture est tombée en panne, le moteur a brûlé en France. La dépanneuse est arrivée. Nous avions nos vêtements dans la voiture et on avait oublié de prendre quelques affaires. Nous n'avions pas trouvé de chambre à l'hôtel et cette nuit-là il faisait très froid. Nous avons dormi dehors et on avait si froid, c'était au mois d'août. Le lendemain on a rejoint notre voiture, on a récupéré des affaires et on a prit le train pour la Turquie.

Qu'aviez-vous pris avec vous en allant en Turquie comme cadeaux ?

Rien de particulier.

Rien, à part de l'argent ?

Oh… des vêtements pour les enfants.

Donc vous êtes reparti et quand est ce que vous avez fait venir votre femme et vos enfants ?

Je suis resté huit ans seul et puis les enfants ne me reconnaissaient plus.

Vous aviez cinq enfants ?

Et j'en ai eu une de plus et j'en ai deux en France. Donc, ma petite fille se cachait derrière le poêle à bois et le voyage était très long. Donc, soit il fallait les faire venir, soit repartir définitivement en Turquie. Il n'y avait pas d'autres solutions. Donc en rentrant je me suis inscrit pour un logement, à l'époque c'était dur.

Vous travailliez toujours à Sochaux ?

Oui, j'y ai travaillé vingt-huit ans à Sochaux. À cette époque vous n'étiez pas encore là. Ensuite j'ai eu un logement, je l'ai meublé, j'avais un compatriote du même village que moi qui avait une voiture. Donc j'y suis allé et j'ai pris tout le monde. J'avais un de mes enfants qui travaillait très bien à l'école, d'ailleurs le directeur m'avait prié de ne pas l'emmener car il était vraiment brillant mais à cette époque il y avait la mouvance des anarchistes, alors je lui ai demandé de quand même faire les démarches pour sa sortie. Le directeur m'a dit, « *Emmène-le mais ensuite renvoie-le ici* » et malheureusement je ne l'ai pas fait et je le regrette énormément. Je regrette de l'avoir amené, lui.

C'était lequel de vos enfants ?

Recai.

En quelle année vous les avez amenés ?

En 1982.

Les enfants voulaient partir de Turquie ou cela a-t-il été difficile pour eux ?

Les enfants ont été contents.

Donc vous êtes parti en voiture et vous les avez amenés. Comment se sont-ils adaptés ?

Bien, ils n'étaient pas turbulents ou agités. C'est une qualité que Dieu nous a donnée. Ils s'entendaient très bien avec leurs amis, ils s'entendaient très bien entre eux.

Et vous, comment vous êtes-vous adapté ? Pendant ces huit ans où vous avez vécu seul, l'alimentation, etc.

Moi je préparais des plats que n'importe qu'elle femme ne pourrait faire.

Oui mais c'est une autre culture.

Oui, cela a été très difficile que le bon dieu ne laisse personne sans patrie. Ça c'est très important. Le vendredi, je demandais une heure de pause, il ne me la donnait pas. J'ai vraiment été frustré par rapport à ça. On a vécu des choses difficiles.

Que faisiez-vous dans l'entreprise ?

J'étais soudeur, je régulais la balance. C'était plus facile que dans l'usine de plastique. Ils nous aimaient pas beaucoup, les Français, on le savait mais on faisait un bon travail. Eux en faisaient cent et nous deux-cents mais on le savait pas. Oui il y a eu parfois de l'injustice et moi je ne supporte pas l'injustice et d'ailleurs je me suis battu avec un collègue comme ça.

Vous vous êtes battu et vous n'avez pas été viré ?

Un jour, un après-midi on avait repris le travail, tout le monde était derrière sa machine, en passant j'ai dit bonjour à une femme sans mauvaise intention, elle a pris le balai et m'a frappé avec le balai. Autour de moi il y avait un Yougoslave, un Arabe, un Turc. Évidemment je l'ai très mal pris. J'ai frappé à mon tour et elle a cogné la machine, du coup on l'a transporté à l'hôpital. Le directeur m'a convoqué à son bureau, ceux qui avaient vu aussi étaient avec moi. Le Yougoslave a parlé et a dit,

« *Je ne sais pas ce qui s'est dit entre eux mais ils ont pris le balai et chacun a tiré de son côté et lui l'a lâché alors elle est tombée* ». Il m'a sauvé ainsi. Le directeur a dit qu'il ne savait pas ce qui allait se passer pour moi et qu'une commission allait délibérer mais que lui ne voulait pas me virer. Et je travaillais très bien, j'ai même une médaille.

Vous la gardez toujours votre médaille ?

Oui je l'ai encore. Donc la commission s'est réunie on m'a donné trois jours de suspension de travail. Cela tombait très bien parce que nous avions rendez-vous au consulat. Cela nous a servi et à l'époque le Consulat était à Marseille.

Est-ce que vous avez vécu des situations de discrimination au travail ?

Oui il y en avait. En période de Ramadan, je faisais le ramadan tout en travaillant, je faisais faire des keftas (boulettes de viande), des gâteaux et je les mangeais au travail. Il y avait de la discrimination et entre Turcs aussi.

Il y avait beaucoup de Turcs à Sochaux ?

On allait faire notre prière et certains se moquaient de nous, parfois c'était difficile.

Il y avait beaucoup de turcs ?

Oui, beaucoup. J'allais dire quelque chose d'important mais…

On parlait discrimination, de racisme.

Entre les Turcs, il y en avait mais entre Français on ne sait pas car je ne comprenais pas le français.

Y avait-il aussi des cours de français à cette entreprise ?

Oui, il y en avait.

Vous n'avez pas pu apprendre et en Turquie vous êtes allé jusqu'à quelle classe ?

Non je n'ai pas pu apprendre, je travaillais. En Turquie, je suis allé jusqu'au collège, deuxième année. Chez nous, il n'y avait pas cette habitude d'aller à l'école. On ne voyait pas loin, on avait mal aux yeux et il fallait travailler mais je pensais qu'à repartir, partir en vacances et quarante-trois ans se sont passés ainsi.

Vous avez amené votre famille ? Ce sont-ils habitués ? Ils sont allés à l'école ? Quel âge avaient-ils ?

15 ans, et deux ans de différence chacun. Le plus grand n'a pas été accepté à l'école vu son âge. Recai y a été deux ans et a arrêté par la suite.

Les autres, les filles ?

Oui, toutes et tous ils n'ont pas pu aller loin mais ils ont été à l'école et n'ont pas eu de souci. Chacun sait lire et écrire en français sauf moi. Je suis bête moi.

Mais non, voyons, pourquoi vous dites cela ? Vous avez donné votre vie au travail, vous avez eu une médaille, vous avez travaillé vingt-huit ans dans la même entreprise. Avez-vous eu des promotions, des augmentations ?

Oui, c'est comme à l'école si vous travaillez vous êtes récompensé et en fonction de votre rendement. Moi, on m'a donné une médaille parce que je faisais bien mon travail.

Comment étaient vos relations avec vos collègues français ?

Ça allait.

Vos repas. Vous mangiez à votre lieu de travail ou vous ameniez votre repas ?

J'emmenais mon repas.

Vous êtes tout le temps resté à Besançon jusqu'à votre retraite et alors pourquoi être venu à Bordeaux ?

Je suis tombé malade, j'avais très mal au dos, j'avais un nerf de bouché, j'avais mal jusqu'à la jambe. Je devais être opéré et les enfants étaient sur Bordeaux.

Mais pourquoi les enfants sont venus à Bordeaux ?

J'avais mon beau-frère qui est aussi le fils de ma tante qui travaillait ici. Les enfants n'avaient pas de travail et mon beau-frère a dit, « *Envoie tes fils pour travailler avec moi.* ». Les enfants sont venus.

Combien d'enfants ?

Mes deux fils, ensuite ils sont venus chacun leur tour, les filles aussi et nous sommes restés seuls. Mes enfants m'ont dit, « *Papa, viens à Bordeaux, tu te feras opérer à Bordeaux.* ». Entre temps, j'ai été retraité.

C'était en quelle année ?

En 1998.

Vous êtes-vous habitué à Bordeaux ?

Non, toujours pas, toujours pas, j'avais un réseau, un environnement, j'avais réussi à m'adapter à Besançon mais pas à ici. Je pense toujours à mes amis de là-bas. Beaucoup sont décédés maintenant.

Venir à Bordeaux, c'était retrouver ses enfants mais c'était aussi s'éloigner de ses amis. Y êtes-vous retourné ?

Oui j'y ai été une fois.

Donc vous êtes parti de Turquie et ensuite vous êtes parti de Besançon donc double séparation.

Oui, c'est difficile, c'est très difficile, votre langue ne tourne pas, vous ne pouvez pas vous défendre, vous n'arrivez pas à parler, à communiquer, c'est très difficile, très.

Et avec vos voisins à Besançon ou à Bordeaux, comment étaient vos relations ?

Combien de temps on est resté à Besançon ? Hadji, aide-moi ! Combien de temps on est resté ?

Si vous avez travaillé vingt-huit ans, vous êtes resté vingt-huit ans aussi ?

Croyez-moi, les Arabes, les Noirs, les Yougoslaves nous adoraient et ont beaucoup pleuré à notre départ.

Vous vous fréquentiez ?

Non mais on avait un bon voisinage.

Et ici, comment cela se passe à Cenon ? Comment sont vos relations avec vos voisins français ? Est-ce pareil ou est-ce différent ?

Ici et là-bas... Il y avait plus de fréquentation, plus d'entente, on se connaissait plus. Ici, je ne connais personne.

Vous étiez aussi dans un logement ?

Oui, oui, dans un logement.

Combien d'étages ?

Quatre étages.

Et oui, l'immeuble est plus petit. Avez-vous déjà fait des grèves ou avez-vous été dans un syndicat ?

Oui et d'ailleurs on a baissé ma note à cause de cette grève.

C'était en qu'elle année ?

Je ne me rappelle plus.

C'était pour qu'elle raison le salaire, le travail ?

Oui, le salaire était trop peu et puis il y avait beaucoup de prélèvements, pour la sécurité. Nous avions 2000, 2500 francs de salaire, donc on devait payer le loyer, l'électricité, du coup, les fins de mois étaient difficiles, nous étions neuf, dix au foyer.

Il y a eu d'autres grèves ?

Non, une et quand vous y allez vous perdez de la valeur.

Avez-vous été adhérent à un syndicat ?

Non, je n'ai pas été adhérent.

Et avez-vous eu des formations, pas de français mais sur votre métier ?

Non et puis je savais ce que je devais faire et d'ailleurs je montrais beaucoup.

Est-ce que vous aviez des horaires fixes ?

Non c'était de semaines décalées, soit le jour, soit la nuit. Une semaine le soir, une semaine la nuit.

Vous pouviez choisir vos horaires ?

Non, c'est le patron qui décidait.

Travailliez-vous le samedi et le dimanche ?

Parfois oui.

Vous travailliez à Peugeot, pouviez-vous acheter une voiture à un bon prix ?

Oui, même aujourd'hui j'ai droit à une remise de 17 % mais je n'ai jamais acheté.

Vos enfants ne sont pas rentrés dans une usine comme vous ?

J'ai pensé à les faire rentrer un moment mais ils ont préféré Bordeaux, c'était plus souple là-bas. Il n'y avait plus de contrôle, moins de regard sur vous.

Vous êtes retraité. Depuis combien de temps êtes vous retraité en France ?

À peu près dix-sept ans. J'ai 1200 euros et ma femme 500 euros.

Votre retraite vous suffit-elle ?

Avec l'argent de l'usine, je me suis acheté cet appartement, je suis propriétaire. À l'époque pour ma retraite, ils m'ont donné 5 500 francs. Il y a beaucoup de taxes et je paye actuellement une dette de 10 000 euros pour le ravalement de la façade car c'est un syndic. Pour moi, c'est du vol et c'est injuste.

Êtes-vous retraité de Turquie ?

Non.

Vous n'avez pas voulu, ou… ?

Non, c'est de la négligence. Il y a deux ans, je suis tombé malade en Turquie, j'ai été hospitalisé et j'ai du payer 3 500 euros à l'hôpital. J'ai amené mes documents à la sécurité sociale mais on m'a tellement demandé beaucoup de documents et au final on ne m'a rien remboursé.

Vous allez souvent en Turquie ?

Oui, tous les ans.

Combien de temps y restez-vous ?

Trois mois.

Comment est votre mode de vie et vous y habituez-vous ? Est-ce que vous voyez une différence ?

Alors on a perdu des gens de notre génération.

Vous avez encore de la famille ?

Oui, j'ai mes deux sœurs, les autres sont décédées. Dans ton pays, la vie est plus facile.

Je vais vous poser trois questions.

J'espère pouvoir y répondre.

Si vous deviez revenir en France, reviendriez-vous ?

Non, je ne reviendrais pas.

Pourquoi ?

Je ne suis pas content. Je vis beaucoup de problèmes à cause de la méconnaissance de la langue, encore aujourd'hui. Vous allez peut être dire que je suis ingrat, que le France m'a offert un travail, du pain depuis quarante-cinq ans, je ne devrais pas. Et puis, « *On met l'oiseau dans une cage en or et l'oiseau dit toujours, je veux ma maison.* ». C'est ainsi. Lorsque je vois la route, les ponts, les fleuves en Turquie, j'éprouve du plaisir. Ici, je n'éprouve pas de plaisir.

La France, que vous a-t-elle apporté ?

Si nous n'avions pas vécu dans le cadre des règles de l'Islam, il nous serait arrivé beaucoup de choses. Qu'on s'occupe de nos enfants, qu'on les oriente. Beaucoup n'ont pas pu le faire et ont ainsi perdu leurs enfants. Ils n'ont pas pu préserver leurs enfants. Grâce à Dieu, nous n'avons pas vécu ce genre de choses.

Et vous, qu'avez-vous apporté à la France ?

Ma vie, je lui ai apporté ma vie, mon énergie, j'ai dépensé mon énergie ici. Je suis venu à l'âge de 30 ans. J'étais fort, courageux, travailleur, sérieux. Lorsque je suis arrivé en France, il n'y avait pas tous ces immeubles. C'est après 73 que la France s'est développée et a évolué.

Si vous regardez vos quarante-cinq années de présence en France, avez-vous des anecdotes qui vous ont marqué ? Des moments qui vous ont rendus triste ou heureux ?

Je ne peux pas répondre.
Je vous remercie beaucoup.

C'est fini ? Moi aussi je vous remercie, j'ai essayé de vous répondre au mieux, j'espère que c'était bien.

Oui, l'important c'était d'avoir votre histoire de vie. Vous avez reçu une médaille à l'usine à Sochaux, c'est le directeur, patron qui vous l'a donnée de ses propres mains ?

Oui.

Comment ça s'est passé ? C'était une cérémonie, ou il a appelé tout le monde et l'a remise ?

Il a appelé tout le monde et l'a remise.

Qu'avez-vous ressenti ?

De la fierté.

Je vous remercie beaucoup.

Moi aussi je vous remercie.